Frédéric Dard dit San-Antonio

un portrait par

JEAN DURIEUX

éditions du ROCHER

DOCUMENT

FRÉDÉRIC DARD DIT SAN-ANTONIO
UN PORTRAIT PAR JEAN DURIEUX

Frédéric Dard dit San-Antonio
Un portrait par Jean Durieux

éditions du
ROCHER

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction réservés pour tous pays.

© Éditions Renaudot et Cie, 1990.
© Éditions du Rocher, 2011.

ISBN : 978-2-268-07101-5
ISBN pdf : 978-2-268-00422-8

« Qui sait de quoi sont faits nos souvenirs sur les chemins de la vie? »

Charles TRENET

AVERTISSEMENT

FRÉDÉRIC – Tu es sûr que je m'exprime de cette façon? J'ai l'impression de m'écouter dans un miroir déformant!
MOI – C'est comme ça que je t'entends!
FRÉDÉRIC – Tu as rajouté ta petite musique, alors?
MOI – Peut-être!

1

– Je n'ai pas quitté Joséphine. Ce matin, je l'attendais devant le lycée. Comme hier, comme avant-hier. Je tournais en rond et j'avais le cœur qui cognait à 120. J'en étais malade. Les profs m'interpellaient : « Comme vous avez l'air anxieux Monsieur Dard! Ça ne va pas? Que vous arrive-t-il? »... J'avais les larmes aux yeux! Cette question! Ma fille passe son bac! Voilà ce qui se passe! Je savais bien qu'il y en avait des centaines, au lycée, qui en faisaient autant. Ce n'était pas un événement, pour eux. Mais pour Joséphine, pour moi, c'était bien plus qu'un examen : c'était un moment crucial de la vie : la fin peut-être, de tous les cauchemars!

Voilà ses propres paroles à Frédéric, là, sur le trottoir, devant la gare de Genève. On est en plein mois de juin, deux heures de l'après-midi.

Il porte chemise et pantalon blanc avec montre, chaîne et médaille d'or. Ça claque dans le soleil. Comment ignorer cette silhouette massive et fragile, cet étrange regard bleu au fond du couloir des arrivées? On dirait un lutteur en vacances.

Pourtant les voyageurs ne se détournent pas. Ils passent, tout simplement. Comme s'il les attendait depuis toujours.

Maintenant, il monte dans sa voiture. Elle est blanche, elle aussi : une grosse suédoise congelée Pôle Nord, l'engin tous chocs et tous climats. Coefficient de sécurité maximum, il

paraît. Tant mieux! Quand on embarque avec San-Antonio pour traquer Frédéric Dard, la chasse au souvenir risque tourner poursuite infernale.

– Tu te sentirais pas un peu fossoyeur? dit-il, au volant de son bulldozer de luxe. Provoquer la nostalgie, chercher la rigolade... je comprends! Mais une biographie... de mon vivant, ça fait franchement fleurs et couronnes! Dis-moi la vérité! T'aurais pas autre chose en tête?

On se trimballe un peu au hasard entre les banques et les maisons technicolor alignées au cordeau. Genève! La ville la plus propre du monde! Ici même, il y a cinq ans, Joséphine a été enlevée, droguée et séquestrée par une espèce d'acrobate du crime. Deux nuits de suspense dans les brumes d'un hiver glacial. Quarante-huit heures d'angoisse que Frédéric n'a jamais voulu raconter.

– C'est comme une histoire qui ne m'appartiendrait pas. Un roman de grotesque et d'épouvante écrit par un autre et qu'il faut vivre de force... Je commence seulement à m'en remettre, mais ça reste quelque chose d'indicible. C'est pour ça que le bac de Joséphine, ce matin, était si terriblement important. Ça paraît con à dire, mais je savais qu'il pouvait la rassurer... la fortifier. Et voilà! On y est! Elle se sent bien dans sa peau. Elle a cessé d'être ma petite fille mutilée. Comme si elle elle avait conjuré tout ça. Et c'est elle qui fait qu'on devrait pouvoir en parler comme d'un événement du passé.

– Tu vas l'écrire, maintenant, ce cauchemar? Tu vas t'en débarrasser?

– Je peux pas, je te dis!

– Et si tu me balançais tout, à moi?

– Ah! Voilà ce que tu es venu chercher, hein? Avoue! Tu te crois au marché aux puces! Tu débarques et je déballe... Eh bien, on verra, mon grand... on verra!

– Ça te ferait du bien! Tu passerais le bac, toi aussi!

– On verra, je te dis... Insiste pas!

La grosse suédoise sort en douceur de la ville. Silence total à bord. Au-dehors, les champs bien peignés drapent les mamelons qui s'étirent au bord de la route.

– C'est pas facile pour moi, dit Frédéric. S'il n'y avait que les bandits pour me voler ma fille! Mais y a la vie! Ce matin, par exemple... son réveil a sonné, elle s'est levée et ça m'a bouleversé. Sa mère m'a dit :

« Elle a dix-neuf ans! Tu vas pas lui donner la Légion d'honneur parce qu'elle s'habille toute seule! »

Mais moi, je trouvais ça absolument prodigieux. Elle se préparait... elle se pomponnait... heureuse, quoi! Et j'étais là, en robe de chambre, comme un vieux con, assis sur son lit. Alors, je lui ai dit... avec la voix profonde, tu vois... la basse tragique :

« Tu me fais penser à une barque qui s'éloigne de son point d'amarrage.

– Pourquoi vas-tu chercher tout ça? elle a répliqué en riant, je ne m'en vais pas du tout!

– Mais si, tu te rends pas compte! T'es dans la vie, par conséquent tu t'éloignes. Mon rôle n'est peut-être pas achevé, mais enfin... Je sens bien qu'on commence à me donner quitus. »

Alors là, la môme s'est arrêtée. Elle m'a regardé bien en face avec ses grands yeux bleus et elle m'a dit que j'étais fou. Voilà. Et qu'elle s'en allait pas du tout!

Tu vas me dire qu'on est en pleine scène de ménage, mais ce n'est pas tout à fait vrai. Ça ne procède pas de la jalousie. Ça procède de la peur. Moi qui suis tellement dégagé, en ce qui me concerne, moi qui n'ai pas la moindre minuscule appréhension face à la mort : j'ai peur de l'avenir de mes enfants. Et pour Joséphine, je suis dans l'angoisse perpétuelle... surtout après ce qu'on a vécu!

Il n'est pas chaud pour y retourner, Frédéric, sur les lieux du drame. Pas plus que pour visiter le village de son enfance, la maison de sa grand-mère qu'il aima tant ou l'atelier naufragé de son père.

Inventer des histoires? D'accord! Valsez marionnettes! Évoquer ses souvenirs? Banco : ça reste dans son métier d'écrivain forain, comme il dit. Mais saisir le passé dans ses meubles... passer ses soixante balais dans la poussière de naguère, pas question. D'ailleurs, malgré de fréquents voyages aux alentours, il s'est toujours bien gardé de revenir à la case départ. Il le connaît le piège : cette grosse boule qui lui monte en fusée du cœur à la gueule, qui le paralyse et dont il ne sait jamais si elle sera de rire, de sanglots ou des deux mélangés. Elle lui tombe dessus à la surprise. N'importe où... n'importe quand! Alors, là-bas! Si elle le guette! Faut pas y aller... voilà tout!

– On travaillera dans mon burlingue, dit Frédéric. Ça vaudra mieux!

En attendant on bouffe du kilomètre entre des maisonnettes posées comme des jouets dans la verdure.

Derrière ce paysage guilleret, il y a une armée de fantômes qui nous attirent. Pour un peu, on les apercevrait, au loin, parmi les arbres en fleurs. Il suffirait de cligner les yeux. Ce serait bien de les rejoindre. La vérité est là, j'en suis sûr. Pour l'enlèvement, pour l'émotion, pour la fêlure et la cicatrice, pour les destins en dérive de la fille et du père... ils savent. Et un jour, ils diront tout.

– Faut bien que tu comprennes, dit Frédéric, qu'avec cette histoire on a tous failli devenir fous.

Ça a commencé en Irlande, un mois après le sauvetage de la petite. Nous y connaissions une famille à laquelle nous confiions nos enfants pour apprendre l'anglais pendant les vacances. Le père est musicien et ils habitent une petite maison à une vingtaine de kilomètres de Dublin. Cette année-là, c'était le tour de Joséphine. Moi je trouvais qu'on allait un peu vite. Cinq semaines à peine derrière le rapt! Mais on avait retenu et tout le monde nous conseillait de partir. Du coup, j'ai dit à Françoise :

« On va aller là-bas et passer quelques jours à l'hôtel, que

la môme ait le temps de s'acclimater... On y restera trois ou quatre jours et après on filera nous deux sur la côte où il y a des endroits sublimes. »

Bon... d'accord... on conduit Joséphine dans la famille en question... elle s'installe... tout va bien... et puis, un soir, on passe lui dire au revoir. Et alors, c'est l'explosion! Elle se met à hurler, à dire :

« Papa, ne me quitte pas! J'veux pas rester... me laissez pas! »

Elle s'accrochait... elle tremblait... rien à faire pour la calmer.

« On part plus! » je dis à sa mère.

Colère de Françoise :

« Comment veux-tu qu'on s'en sorte? Si on est toujours derrière elle, elle remontera jamais la pente. Tandis que si on s'en va, tu verras... dans quelques heures ça ira mieux et après elle s'habituera.

– Non... il n'en est absolument pas question. Je peux pas l'abandonner. Y a rien à faire... je reste! »

Et je demande à l'hôtel... un hôtel chiant dans un endroit qui l'était davantage.

« Pouvez-vous nous garder un mois?

– Yes sir! »

Tête de Françoise!... Et alors, il se passe un drôle de phénomène : dans cette famille, Joséphine commence à devenir pote. Alors, toujours pour pas la perdre de vue, on y allait dîner tous les soirs. Je peux te dire que c'est l'endroit au monde où j'ai bouffé, mais vraiment, DE LA MERDE. Ils nous servaient du poulet sans l'avoir vidé, tu t'imagines? Cuit avec les tripes pleines! Ça dépasse l'entendement. Et des sandwiches aux frites! Des frites entre deux tranches de pain! Arrosées d'huile, les frites! Effroyable! Le reste du temps, on essayait de se rattraper en écumant les restaus du coin. Ils valaient guère mieux... enfin... au bout de quelques jours, pendant qu'on se baladait sous la pluie en crevant la dalle, voilà que Joséphine s'entiche de tous les garnements

du quartier : une bande de gosses dans les huit, douze ans... tous des garçons... qui la lâchaient pas d'une semelle. Alors elle marchait avec, derrière, une dizaine de mômes en file indienne... quelques-uns, même, sur des vélos! T'imagines? On aurait dit une chienne en chaleur avec sa meute. Du coup, elle se requinquait vite fait! Elle était contente tout plein, la môme. Et Françoise me disait :

« Tu vois! Faut la laisser maintenant! Elle s'habitue. Elle est heureuse! »

Et figure-toi que le moment arrive où elle ne venait plus du tout nous voir! Tu penses bien que je passais régulièrement là-bas, chez les gens. Mais elle y était pas. Elle y était jamais. Toujours dehors... avec sa bande.

Or, je dois te dire que, dans cette famille, il y avait une fille avec une vraie tronche de sorcière. C'était une rousse extrêmement laide. Ses dents raclaient le plancher et ses yeux! Un peu un regard de dingue, tu vois... qu'elle accentuait encore par un maquillage fou. Oui! C'est ça... une vraie sorcière. Alors, moi, je me mets à fantasmer. Et une nuit, à l'hôtel, je me réveille en sursaut. Je secoue Françoise et je lui dis :

« Tu sais à quoi je pense? C'est *Rosemary's baby*! On est en train de vivre *Rosemary's baby*!

– Quoi? Comment?

– La fille, là, chez les gens... C'est une sorcière. Elle envoûte Joséphine! »

Françoise allume la lumière, elle se met sur un coude, elle me regarde :

« Ça va pas, toi! elle me dit.

– Mais j' t'assure, je le sens. Joséphine a perdu le contact avec nous. Elle reste là-bas, alors qu'elle avait peur au début... qu'elle voulait pas!... Elle est ensorcelée! Possédée du démon! Faut faire quelque chose. Je vais la retirer. On va ficher le camp... retourner en Suisse en vitesse... S'il est pas déjà trop tard! Parce que ça va vite hein? T'as vu le film! »

Alors Françoise respire à fond et me parle d'une voix très calme :

« Demain je vais appeler le psychiatre. Je lui demanderai un rendez-vous d'urgence et tu iras dès qu'on sera rentrés. »

C'est ce que nous avons fait. Mais moi, entre-temps, j'avais récupéré ma fille et tout baignait à nouveau. Il m'a trouvé très bien, le psychiatre. En pleine forme! Il se demandait pourquoi on l'avait dérangé.

La route devient plus étroite, plus sinueuse, mais toujours aussi hygiénique. On grimpe encore un petit peu, on tourne encore et on passe devant une plaque... *Domaine de L'Eau Vive*. Impressionnant! On s'attend à des torrents de légende, des sources de mystère, des piscines Hollywood!

Et puis on découvre une grande ferme au fond d'un vallon avec un minuscule étang et cinq poissons rouges endormis à l'ombre d'un saule pleureur. Tout autour, des collines verdure font le gros dos. Exactement l'image à deux sous dont on enveloppait jadis les plaques de chocolat. C'est ça le palais de San-Antonio.

– Qu'est-ce qui t'a pris de venir t'enterrer dans ce trou, je demande?

– Un certain besoin de recul, de solitude, de grand air, de retrouver des arbres... Au fond, intimement, je suis un mec de la cambrousse. Je me suis marié avec la Suisse parce que j'y suis bien... il y a un rythme de vie qui fait que j'y écris à l'aise.

– Tu serais pas plutôt traqué par le fisc?

– Ben non, tu vois! Parce que si je m'étais expatrié pour entasser des sous, alors là, je serais vraiment fou. Me ruiner pour habiter dans un endroit qui me fait bander, d'accord... mais m'emmerder pour entasser des éconocroques? Jamais!

– Fais-toi nationaliser, alors!

– Je sais pas pourquoi je te réponds, tiens!... T'es comme les autres, avec tes questions sournoises, ton esprit tordu... Et en plus tu veux m'arracher le souvenir le plus douloureux de ma vie? T'as peur de rien, mon grand!

– Mais tout le monde se les pose, ces questions! Tu peux pas t'en tirer avec un couplet sur les joies de la nature!

– T'as oublié dans quel état j'étais! Rappelle-toi... avant mon divorce! Quand j'ai failli me carboniser! J'avais besoin de paix... de sérénité. Un besoin vital! C'est ici que je les ai trouvés. En Suisse, on est à l'abri. Ça fonctionne au respect de l'autre, au respect des valeurs!

– Ouais! Exemple : l'enlèvement de Joséphine!

– Arrête, avec ça! Je me suis marié avec la Suisse parce que je m'y suis épanoui... Mais la France c'est ma mère. On peut changer d'épouse mais on ne peut pas changer de mère. Tu ne peux pas écrire San-Antonio si tu n'es pas vraiment, totalement français. C'est mauvais, c'est tout ce qu'on veut, mais c'est un produit du terroir. Point à la ligne!

– Te fâches pas!

– Je me fâche pas. Je remets la pendule à l'heure. Ici, dans ma ferme, j'écoute les nouvelles de France, je ne branche que la télé française et j'achète les journaux français. La France, si tu veux savoir, je la regarde avec recul. Ça me permet de la voir mieux dans son ensemble... Mais c'est vrai que je me sens un peu peu en porte-à-faux quand j'y retourne. L'impression d'une maison où on m'a oublié, où on a changé les meubles de place, abattu les cloisons, refait la tapisserie. Où mes habitudes, en tout cas, volent en éclats. Ce n'est plus ma France d'autrefois. Je m'en fous. Je l'aime toujours... d'un amour peut-être plus désespéré parce que je la voudrais autre!

Il range la suédoise devant la ferme, entre une Range Rover et une espèce de bolide garé dans un coin.

Et voilà sa femme et sa fille qui arrivent au galop. Toutes voiles dehors, les deux blondes! Baisers partout! Lumière! Caresses! Petits mots tendres qui volent! Le Frédéric, d'abord, il courbe l'échine. La tornade tendresse lui fauche sa nostalgie! Mais le moyen de résister! Il se redresse... s'épanouit d'un coup. S'il y a eu hésitation, Françoise et Joséphine n'ont rien remarqué. Ou plutôt elles ont fait semblant. Elles connaissent bien leur bonhomme... la montagne russe

de ses déprimes... l'explosion de ses enthousiasmes!... C'est au coude à coude qu'elles donnent l'assaut. D'ailleurs elles se ressemblent comme deux sœurs. Les yeux bleus, le visage en soleil, une espèce d'élan de l'âme dans le geste. Joséphine, un peu réservée, peut-être, un peu timide avec sa voix d'oiseau blessé. Un regard en coin sous la mèche dorée. Françoise plus énergique, bien sûr, mieux installée dans la vie. En tout cas c'est l'impression qu'elle donne, plantée devant le bolide à l'abandon qu'elle a pris dans le collimateur.

– Alors, dit-elle, qu'est-ce qu'on fait de ça?

Ça? Mais c'est une Maserati! Une vraie fusée. Du bijou pour collectionneur! Il est vrai que, de près, elle sent plus la poussière que l'essence. Y aura bientôt de la rouille aux entournures.

– Je sais pas, dit Frédéric.

Il ressemble à un petit garçon pris en faute devant un jouet cassé.

– Je te signale, dit Françoise, qu'on paye des assurances astronomiques et que tu ne t'en sers jamais.

Silence de Frédéric. Les deux filles se regardent. Il y a de la rigolade dans l'air.

– Elle va pourrir sur place! glisse Joséphine.

– T'as raison, môme, dit son père... c'est pas raisonnable. Faut prendre une décision.

– Exactement, dit Françoise.

– Absolument, dit Joséphine.

– Je ne comprends pas pourquoi on hésite!

– Moi non plus, dit Françoise...

– On aurait dû la vendre depuis longtemps!

– Tu as raison, dit Françoise, je téléphone tout de suite au garage.

Clin d'œil à Joséphine. Gros bisous à l'artiste. Demi-tour vers la maison.

– Attendez... Attendez! dit Frédéric... Y a pas le feu au lac!

Il essaye de les retenir, mais les filles ont déjà disparu. On entend leur rire à l'intérieur.